

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

GLAISE

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Plateau

Orphelines

Buveurs de vent

Grossir le ciel

Né d'aucune femme

FRANCK BOUYSSÉ

GLAISE



VOIR DE PRÈS

© 2017, La Manufacture de livres.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-494-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« Elle était un bloc de glaise à sculpter,
et mes pensées secrètes étaient des
doigts :
ils couraient derrière son front pensif
pour y creuser des lignes de douleur.
Ils figeaient les lèvres, affaissaient les
joues,
Faisaient tomber les paupières sous le
chagrin.
Mon âme était entrée dans la glaise,
Luttant comme sept diables. »

Edgar Lee Masters
SPOON RIVER

« Nous possédons quelques vieilles histoires
que nous nous repassons de bouche en
bouche ; nous exhumons de vieilles malles,
boîtes et tiroirs des lettres sans formule
de politesse ni signature, dans lesquelles

des hommes et des femmes qui ont autrefois existé et vécu sont réduits à de simples initiales ou à de petits noms familiers nés de quelque affection maintenant incompréhensible et qui nous paraît du sanscrit ou du choctaw ; nous entrevoyons vaguement des gens, ceux dans le sang et la semence de qui nous étions nous-mêmes latents et expectants, que la pénombre de ce temps exténué a doués à présent de proportions héroïques, en train d'accomplir leurs actes de simple passion et de simple violence, impénétrables au temps et inexplicables. »

William Faulkner
ABSALOM, ABSALOM !

Quand nous retrouver réunies
Dans tonnerre et éclairs, ou pluies ?

William Shakespeare
MACBETH

Ce qu'il advint cette nuit-là, le ciel seul en décida. Les premiers signes s'étaient manifestés la veille au soir, quand les hirondelles s'étaient mises à voler au ras du sol. Dans la cour, un vent chaud giflait les ramures du grand marronnier et une cordillère de nuages noirs se dessinait sur l'anthracite de la nuit. Le tonnerre grondait, et des éclairs coulissaient au loin en éclairant le puy Violent.

Assise sur le rebord du lit, Marie attendait, redoutant le moment où l'orage serait au-dessus de la ferme. Elle enflamma la mèche de la lampe à pétrole posée sur le chevet, chaussa ses lunettes rondes au cerclage rouillé, puis se leva pour effacer la distance qui séparait le lit de la commode en chêne, sept pas de vieille femme. Ouvrit

le tiroir du haut, et en sortit un coffret métallique fermé à clé. Tout ce qu'elle aurait pu faire les yeux fermés.

Elle quitta la chambre avec le coffret, referma la porte pour éviter les courants d'air et rejoignit la cuisine à la lueur de la lampe, puis déposa le coffret et la lampe sur la table, s'assit, contrariée de voir que les autres ne fussent pas déjà debout. La pâle lueur faisait danser les rides dans l'écorce de son visage et, derrière les verres de ses lunettes, on devinait ses petits yeux dirigés sur ses mains jointes.

Les roulements du tonnerre devinrent de plus en plus distincts, faisant comme des mots se carambolant dans une même phrase dénuée de ponctuation, répétée à l'infini. Maintenant que l'orage avait passé la rivière, plus rien ne pouvait l'arrêter. À chaque détonation, une violence invisible affaissait les épaules de Marie, pendant que la confusion et la peur bataillaient au plus profond d'elle.

Victor et Mathilde entrèrent, enjambèrent le banc et s'assirent face à la vieille femme, sans un mot. Marie releva la tête sur son fils, le regard dur.

– Pourquoi il est pas là ? demanda-t-elle sèchement.

– On n'a pas voulu le réveiller, dit Victor.

– T'aurais dû.

Victor lança un regard las à sa mère.

– Il dort, il sera bien temps, dit-il.

Marie déplia ses mains et avança le buste, comme si elle eût voulu donner plus de poids à ses paroles.

– Qu'est-ce que t'en sais ? interrogea-t-elle.

– La... elle peut pas tomber deux fois au même endroit, tout le monde sait ça.

Marie crocheta ses doigts autour du coffret, petits bouts de corde noués de phalanges zébrées de crevasses brunes.

– Parce que c'est toi qui décide où elle tombe ?

– C'est pas ce que je voulais dire...

– S’il était à cette table, je suis pas sûr que t’aurais osé.

– Excuse-moi.

Mathilde ne disait rien, n’écoutait pas, apparemment insensible à l’orage maintenant suspendu au-dessus de la ferme. Elle semblait absente, son joli visage sali par la peur, une autre peur engendrée par un autre orage à venir. Un premier éclat de lumière empli de bruit transperça la fenêtre. Tout le monde se tut. D’autres suivirent en une série de flashes assourdissants qui allongeaient sporadiquement les ombres dans la cuisine, avant de les réduire à néant, puis de les révéler à nouveau. Visages hébétés, tour à tour enflammés puis éteints, faces de cire figées dans la prière, cherchant quelque présage salutaire par-delà le tonnerre.

Une déflagration assourdissante fit trembler les murs et, l’instant d’après, la pluie se mit à frapper les vitres, pareille à des graviers lancés contre. L’orage passait. Le

grand danger était écarté. Victor regarda sa mère reprendre vie peu à peu. Les mains de la vieille femme tremblaient encore quand elle sortit une clé de sa poche, l'inséra dans la serrure du coffret et la tourna deux fois. Puis elle fit basculer le couvercle, jeta un coup d'œil à l'intérieur et le referma, et rangea la clé dans sa poche en se penchant légèrement de côté, sa tête peinant à retrouver une stabilité, comme une bulle d'air agacée sur un niveau.

Victor ne quittait pas sa mère des yeux.

– Va te recoucher, maintenant, dit-il.

Elle ne bougea pas.

– Cet orage, dit-elle en haussant le ton par-dessus la pluie qui s'abattait sur le toit.

– C'est bon, il est passé.

– Là où tu vas, ça sonnera pareil, dit-elle, comme si elle parlait au coffret.

Victor jeta le revers de sa main en direction de la lampe et la flamme vacilla dans le courant d'air.

– T'en fais pas, on mettra pas bien long-

temps à renvoyer les boches chez eux, la queue entre les jambes.

– Ils doivent penser la même chose, les boches.

– Le sergent recruteur a dit que c'était l'affaire de quelques semaines, ajouta Victor en se forçant à sourire.

Marie leva la tête, et les reflets de la lampe sur les verres de ses lunettes semblèrent creuser ses orbites.

– Parce qu'il sait le futur, ton sergent ! lâcha-t-elle dans un souffle.

D'un mouvement de tête, Victor encercla sa mère et sa femme dans le même regard. Il ne souriait plus.

– J'ai pas le choix, dit-il.

La vieille femme approcha machinalement le coffret plus près encore de sa poitrine.

– Te fais pas esquinter, c'est tout ce qu'on te demande.

– Je sais...

– Et prends garde à la foudre.

Marie inspira longuement.

– Tu donneras des nouvelles, reprit-elle.

– J'écrirai dès que je pourrai.

– C'est demain que tu pars.

– Je dois être à la gare dans la matinée, avec César.

Marie cala ses poings de part et d'autre du coffret.

– Il faut aussi qu'ils nous prennent notre cheval, comme si ça suffisait pas.

– Léonard a dit qu'il vous donnerait un coup de main avec sa mule.

– Une vieille mule peut pas remplacer un percheron. S'ils en ont pas voulu, c'est qu'elle peut pas aider à grand-chose.

Victor laissa s'installer un silence, espérant que sa mère continue d'évacuer cette colère légitime qu'il contenait lui aussi. Mais elle ne le fit pas.

– Ils y connaissent rien, c'est rudement résistant, une vieille mule... et puis, ils nous rendront César quand la guerre sera terminée, dit-il.

Marie hocha la tête avec dédain.

– Parce que tu crois qu’il va retrouver le chemin tout seul, peut-être ?

– Ils vont le marquer, comme ça, ils sauront qu’il est à nous.

Elle haussa les épaules.

– J’imagine qu’ils vont faire le tour de toutes les fermes pour nous ramener notre bien, dit-elle sur un ton cynique.

Victor leva un bras en l’air et laissa violemment retomber sa main sur la table.

– J’y suis pour rien à la fin, dit-il.

– T’as parlé au petit ? demanda la vieille femme, sans prêter attention aux dernières paroles de son fils.

Victor tressaillit, posant un regard voilé d’incompréhension sur sa mère.

– Il sait où je vais, dit froidement Victor.

– Tu devrais prendre un peu de temps avec lui.

– Je sais ce que j’ai à faire.

– Et moi, je peux encore te dire ce que je pense.